

Il y a quelque temps, des journaux protestans poussèrent un cri de joie en annonçant l'apostasie de deux prêtres allemands, comme si c'eût été une grande victoire pour le Protestantisme et une perte irréparable pour l'Eglise Catholique. Nous étions bien persuadé qu'il ne pouvait y avoir que des membres gangrenés capables d'une semblable démarche, et que ces apostats devaient être, depuis longtemps, des loups dans la bergerie. Nous ne nous étions point trompé. Nous aurions pu le faire voir depuis longtemps; d'ailleurs on se rappelle ce que nous avons déjà publié de Jean Czersky dans notre No. du 27 mai. On peut voir par ce seul fait que les renseignements, que nous avions sur leur compte, étaient plus que suffisants pour les faire apprécier à leur juste valeur. Mais comme ce n'étaient que des faits détachés, nous avons cru qu'il valait mieux attendre quelque chose de plus suivi et de plus détaillé. Voici une analyse qui nous paraît donner les éclaircissemens suffisans pour faire juger avec connaissance de cause de cette scandaleuse affaire. Nous tirons cette analyse de l'*Ami de la Religion* :

DU SCHISME SOIT-DISANT GERMANO-CATHOLIQUE, DE SON ORIGINE ET DES PHASES QUE JUSQU'ICI IL A PARCOURUES.

Il n'est personne qui ne sache que la grande manifestation de la foi catholique, qu'avait provoquée en Allemagne le pèlerinage de Trèves, jeta dans une sorte de stupeur le protestantisme allemand, et lui inspira l'idée d'une nouvelle et plus vive attaque contre l'Eglise catholique. La gloire et la force du catholicisme sont dans l'unité de sa foi; l'arme la plus redoutable qu'il oppose aux protestans, ce sont les dissidences innombrables qui divisent les sectes hétérodoxes, et qui forment, à elles seules, un argument irréfragable contre la doctrine impie de la *liberté d'examen* en matière de religion. Le protestantisme le sent, il en a la conviction, et pour arracher au catholicisme cette arme fatale, il a cru ne pouvoir imaginer rien mieux que de former des communes infectées de toutes les erreurs de la réforme du XVIe. siècle, en leur conservant le nom de *catholiques*, bien que cette glorieuse et sainte dénomination doive essentiellement exclure le titre de *nationales* qu'on a donné en même temps à ces nouvelles églises.

Cette tentative insensée accuse une profonde ignorance de l'histoire ecclésiastique, autant qu'un coupable mépris des principes divins sur lesquels Jésus-Christ a fondé son Eglise. Ne sait-on pas que, fidèle et jalouse dépositaire de toutes les vérités révélées, la véritable épouse du Christ les conserve et se dévoue à leur défense, même au prix du sacrifice douloureux d'une partie de sa famille? Ne l'a-t-on pas vue, au XIe. siècle, rompre avec la chrétienté d'Orient, quand celle-ci a si malheureusement persisté à vouloir s'élever contre elle et contre la suprématie apostolique? et le XVIIe. siècle l'a-t-il vue hésiter lorsqu'elle allait perdre l'Angleterre et le nord de l'Europe plutôt que de souffrir la moindre dérogation à la foi catholique? Comment donc a-t-on pu croire que ce qu'elle a repoussé avec une trop juste horreur, au prix d'un pareil démembrement, elle l'acceptera des mains impures de deux malheureux prêtres qui avaient déjà mérité ses plus graves censures?

A l'époque de la prétendue réformation, Luther avait aussi conçu l'ambitieux projet de fonder une *Eglise germanique*, dont il serait le chef, et qui par son organisation braverait, avec l'unité catholique, la suprématie romaine. Mais Luther était, en fait d'érudition, de talents et de caractère, un tout autre homme que les misérables apostats qui voudraient reprendre son œuvre, et se faire un nom semblable au sien. Et cependant, il trouve bientôt des rivaux qui partageront son empire avant même qu'il se fût solidement établi. Quelque chose de semblable se montre dans le schisme actuel. A peine Ronge a-t-il proclamé, au milieu de l'Allemagne, son *Eglise germano-catholique*, que dans l'une de ses provinces orientales se présente un autre apostat qui proclame une *Eglise apostolico-catholique*; le principe qui les faisait agir tous deux était différent, bien que leur effet fût identique: l'un obéissait aux impulsions de la sainte, l'autre à l'aiguillon de la chair.

Nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs, à mesure qu'ils se sont produits, la plupart des faits qui concernent ce nouveau schisme en Allemagne. Nous avons cru cependant qu'il serait utile pour l'histoire ecclésiastique de notre époque, réunir et de présenter dans leur ensemble toutes les circonstances qui expliquent l'origine, les phases successives et la constitution présente de cette prétendue Eglise catholico-germanique.

Ronge, pour cause d'hétérodoxie dans ses opinions, avait encouru les cen-

sures du siège épiscopal dont il dépendait. Suspendu de toutes fonctions ecclésiastiques, sans science et sans talent, mais profondément irrité de la misère à laquelle le condamnait cette situation, il se retira dans les montagnes de la Silésie, et trouva un asile chez le pasteur protestant de Laurahütte, qui lui confia l'éducation de ses enfans. Il y languissait dans la plus profonde obscurité, lorsqu'un comte de Reichenbach, protestant outré, qu'avait plus particulièrement exaspéré le pèlerinage de Trèves, et qui cherchait quelque *théologien catholique* qui voulût lui prêter son nom pour la publication d'un libelle contre la sainte relique, trouva, à prix d'argent, dans Ronge, le prétenom qu'il cherchait. Quelque absurde et grossier, que fût ce libelle; Ronge n'eût pas été capable de l'écrire; il n'avait pas même été composé par le comte de Reichenbach, mais par une société de protestans, les uns *évangéliques*, les autres *rationalistes*. Ronge saisit avec égale avidité la somme qui lui fut offerte, et l'occasion de se faire un nom par le bruit que devait produire cette polémique anti-catholique, et bientôt parut, sous son nom, cette infâme diatribe où l'on osa dire que *la sainte Robe était la propriété des bourgeois*.

Une œuvre aussi blasphématoire révolta tous les cœurs chrétiens, et appela sur son auteur apparent, qui s'en était fait l'éditeur responsable, toute la sévérité de l'autorité diocésaine dont Ronge se trouvait encore dépendant. On procéda, toutefois, contre lui avec une modération toute canonique, en lui fixant, pour une rétractation publique, un terme péremptoire, sous peine d'excommunication majeure. Ronge s'y refusa, et, au terme fixé, les peines canoniques dont il avait été menacées furent solennellement fulminées contre lui. De ce moment, il devint doublement cher à ceux qui l'avaient précipité dans l'abîme. Son éloge remplit toutes les colonnes de la presse périodique protestante, des sommes considérables et des dons précieux lui furent envoyés de toutes les contrées de l'Allemagne, son portrait circula partout, et subitement érigé en grand homme, rival du docteur de Wittemberg, il vint planter son drapeau à Breslau même, où il avait été publiquement excommunié; là, dirigé par ses protecteurs protestans, et secrètement protégé par le gouvernement provincial, il convia tous ceux qui partageraient ses opinions à se constituer, autour de lui et sous sa direction, en *Eglise Tudesco-catholique*.

Jean Czersky, prêtre du diocèse de Posen, s'engageait précisément à la même époque, mais par suite d'autres causes, dans la même voie. Elevé, par charité, dans une institution scolaire catholique, à Posen, et trop tôt, sans doute, promu au sacerdoce, il n'avait pas tardé à en souiller le caractère sacré par une liaison où le scandale s'unissait à la bassesse. Interdit de la chaire et de l'autel, il se soumit à la pénitence, et bientôt, rétabli dans ses fonctions du ministère sacré, il fut désigné vicaire de la paroisse de Schneidemühl, petite ville de la province prussienne de Bromberg. Une passion nouvelle s'empara de son cœur, et une sacrilège liaison, à laquelle il donna depuis le nom de *mariage de conscience*, renouvela le scandale donné à Posen. Cité devant la cour métropolitaine pour y rendre compte de sa conduite, et prévoyant une interdiction illimitée, il songea à se procurer une autre existence, et s'associant seize à vingt catholiques aussi corrompus que lui, il arbora la bannière d'une église qu'il appela *apostolico-catholique*. L'intérêt et la dissolution, voilà donc la double source d'où coulèrent les deux schismes prétendus catholiques qui aujourd'hui n'en forment qu'un seul.

Czersky était atteint des mêmes peines canoniques que Ronge, mais la position des deux apostats était loin d'être la même. Ronge s'était considérablement enrichi des offrandes du protestantisme allemand, qui avait même vidé, à son profit, les caisses de la société Gustave-Adolpheine (1); tant les protestans mettaient d'importance à éteindre et à consolider le schisme prétendu catholique de Ronge et son *église primitive*, fondée à Breslau. Sa situation nouvelle lui permit de courir les capitales allemandes, de s'y créer d'importantes relations et d'y travailler à son œuvre. Leipsick, Dresde, Berlin et quelques autres villes encore, le virent fonctionner en qualité de chef de sa secte, et se chercher des prosélytes qu'il avait peine à trouver parmi les catholiques, mais que lui fournissaient en plus grand nombre les sectes protestantes. Rien de moins solide, au reste, que ces premières agrégations

(1) Cette association, fondée il n'y a guère plus de deux ans, à Francfort, a pour objet patent de soutenir les communes protestantes trop pauvres pour pouvoir se donner des temples et des ministres, et non pour soutenir des sectes qui se prétendent encore catholiques.